

Michel Bergeron, Daniel Gagnon, Sylvie Frigon

André Brochu

Numéro 124, hiver 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36603ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brochu, A. (2006). Compte rendu de [Michel Bergeron, Daniel Gagnon, Sylvie Frigon]. *Lettres québécoises*, (124), 21–22.

☆☆☆ 1/2

Michel Bergeron, *L'homme de neige*, Chicoutimi, JCL, 2006, 160 p., 17,95 \$.

ONOMATOPÉES ET SÉRIE NOIRE

Cette logique est sans doute à l'origine des aspects moins satisfaisants du livre. On s'étonne du goût immodéré de l'auteur pour les onomatopées, par exemple dans le Prologue (« Toc, toc, toc, toc. ») et l'Épilogue (même chose signifiée : on frappe à la porte), reprenant l'exergue inspiré de la *Cinquième Symphonie* de Beethoven (« Ta, ta, ta, tam ! »). Les « J.J. » et « B.B. » participent de ce langage moléculaire, anomique, qui vient périodiquement briser l'élan du texte et le ramener, en quelque sorte, à zéro. « Ouuuuuu ! » : ça, c'est le loup (p. 75). « Tchip... tchip » : le cardinal (p. 84). Pas très loin de ces mots, il y a l'élégant « Shit ! » de J.J. qui se souvient tout à coup que son père vient de mourir (p. 72).

À ce volet simpliste de l'expression, je suis porté à rattacher le côté roman policier. Car il y a bel et bien une énigme de ce type, hélas ! Et tout s'y ramène. Bernard (B.B.) est un drôle d'oiseau, qui couche à une vingtaine d'années d'intervalle avec Michèle, la mère de J.J., avec J.J. elle-même puis avec la fille de J.J., et qui assassine un peu les hommes de son entourage.

L'inceste règne, sur fond d'amour fou et de meurtre. Car J.J. s'avère être la fille de Bernard (qui a été l'amant de sa mère avant d'être le sien), et ce dernier lui fait un enfant, Alie, dont il deviendra l'amant ! Bref, les êtres humains sont des numéros, des sortes d'onomatopées sans épaisseur sémantique, et cela discrédite beaucoup les pages magnifiques qui recouvrent ce sombre jeu sous une prose très articulée.

Heureusement, Michel Bergeron nous fait croire un instant à la possibilité d'une belle et vraie histoire, malgré le plaisir tout moderne qu'il prend à la flanquer par terre.

Un vrai roman, ou presque

Magnifique, ce roman de Michel Bergeron qui se tient à la lisière du vrai et du faux, du ludique et du littéraire.

La nouvelle est de taille : il se construit encore de vraies histoires, capables de captiver l'attention du lecteur et de l'entraîner dans un simulacre du monde plus vrai que le monde même, parce qu'il reproduit aussi les espaces secrets du cœur, voire de l'« âme ».

UN DISCOURS ALTERNATIF

Ne nous emballons pas trop toutefois, car *L'homme de neige* n'est qu'à moitié cette réussite narrative. On y trouve, certes, un langage intelligent et sensible qui allie la justesse, l'efficacité de la narration à une poésie mesurée et originale. On lit, par exemple : « Une lumière veloutée flotte sur la lettre » (p. 14). Ou : « Je me réveille au petit matin [...] désorientée [...]. Mais rien. Juste la tranquillité haute-fidélité de la réalité » (p. 115). Ou encore : « La douleur plante ses dents rouillées dans mon ventre » (p. 143). L'auteur sait écrire. Ses images sont simples mais pourtant neuves et convaincantes.

Autre aspect de cette maîtrise : il donne la parole tantôt à une femme, Janie Jourdie, tantôt à son amant, Bernard Blanchard, et les deux discours sont aussi réussis l'un que l'autre. Notons au passage que le redoublement des initiales dans les deux cas, J.J. et B.B., nous oriente vers une logique ludique.



☆☆☆

Daniel Gagnon, *Une enfance magogoise*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2006, 144 p., 21,95 \$.

Le dérapage du merveilleux

En toute simplicité, l'auteur ressuscite une enfance, vraisemblablement la sienne, puis l'expose au risque du romanesque. Dommage...

Une enfance magogoise, comme tous les récits d'enfance, est fondé sur le charme des évocations et la capacité de replonger le lecteur dans son propre passé, non celui des

grands événements mais le défilé des conjonctures émouvantes qui marquent la sensibilité la plus intime.

LE TRAIN DES SOUVENIRS

On trouve donc, dans ce livre, des sensations, des souvenirs de jeux et de lieux, de personnes (aux allures de personnages, sous le regard enfantin), et tout cela compose une agréable petite symphonie où prédominent les accords joyeux.

Cependant, on s'interroge sur certaines lacunes. Par exemple, les parents du narrateur, ce tout jeune garçon qui est le personnage principal, sont curieusement absents. Certes, ils sont perceptibles en arrière-plan, rien n'indique qu'ils soient morts ou partis, mais aucune mention n'en est faite, alors que les parents des amis sont fréquemment mis en scène. Tout se passe comme si la vie familiale du narrateur (anonyme) n'existait pas. Existait seulement les voisins, les filles aimées, l'ami Laurent. Laurent et Cake (Kate), le narrateur et Marquise forment d'ailleurs des « couples » forts, trop jeunes



pour les jeux sexuels mais aussi stables que les couples adultes. À cet égard, ils occupent la place que les parents semblent inaptes à s'approprier dans la narration. Mais peut-être les parents sont-ils des loups-garous ?

DU RÉALISME AU FANTASTIQUE

D'abord marqué par ce qu'on pourrait appeler un réalisme mignon, où les histoires de chamaillages, de jeux de cow-boy, de servant de messe, d'écolier, de rapports avec les gardiennes, etc., sont l'occasion de tableaux de genre précis et souvent bien menés, le livre évolue peu à peu vers une imagination plus fantastique, où le réalisme est perdu au profit d'une magie qui, sans doute, déploie les virtualités propres à l'enfance, mais introduit une composante peu compatible avec les données initiales du récit. Si le livre n'était un recueil de souvenirs d'enfance, sans intrigue vraiment articulée, s'il était ce « roman » qu'annonce la couverture, il permettrait peut-être un décollage convaincant vers les hauts lieux du merveilleux. Ce n'est pas le cas, et l'auteur ne semble guère savoir jusqu'où pousser la fiction quand, racontant une soirée d'Halloween, il décrit la fuite au bout du monde des enfants effrayés par les adultes transformés en revenants ; ou quand il peint le monstre qui hante les profondeurs du lac Memphrémagog. Les vellétés de transgression du vraisemblable aboutissent vite au dégonflement, faute d'une structure narrative capable de les accueillir et de leur donner un sens.

L'écriture est généralement accordée aux évocations simples et « bon enfant » (c'est le cas de le dire). On aimerait parfois plus de rigueur, de recherche, un accompagnement du contenu par le chant du langage. La magie de l'enfance n'est-elle pas affaire de style autant que de fabulations effarouchantes ?

☆☆ 1/2

Sylvie Frigon, *Écorchées*,
Montréal, Remue-ménage, 2006, 96 p., 16,95 \$.

Des criminelles dignes d'amour

Les premiers noms qui apparaissent dans le roman de Sylvie Frigon sont Juliette et Justine. Deux héroïnes de Sade...

Ce n'est peut-être pas un hasard, même si l'auteure vient à la littérature par les chemins sévères de la criminologie. L'univers de Sade est celui de la faute revendiquée, de la violence gratuite et meurtrière. Celui de Sylvie Frigon, digne universitaire et femme animée par la compassion, peut sembler s'en rapprocher par ses portraits de détenues vouées à la marginalité ; pourtant, il en diffère radicalement.

UN ROMAN QUI TÉMOIGNE

En effet, même si les réhabilitations peuvent sembler impossibles et que le destin des malheureuses se solde souvent par des récidives ou des suicides, les personnages représentés ne sont jamais du côté du Mal, mais plutôt de la faiblesse et de l'infortune. Non pas Sade, donc, mais Rousseau : l'être humain naît bon, la société le pourrit.

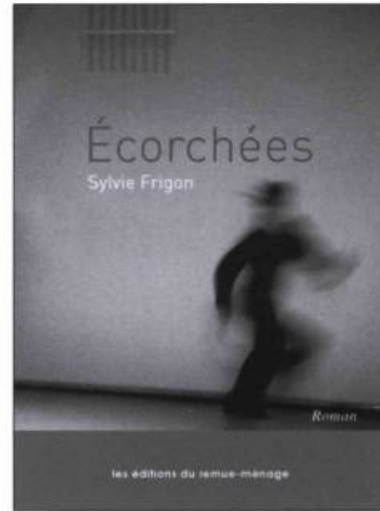
Voilà donc un roman qui est un témoignage, écrit par quelqu'un qui peut parler de façon très informée de la réalité carcérale, en évoquant les particularités, peindre les situations auxquelles doivent faire face tant les prisonnières que les intervenantes chargées de leur encadrement.

Certes, le roman, d'ailleurs très bref, reste schématique. L'auteure n'est guère habile à évoquer les conjonctures existentielles complexes. C'est une chose de vibrer aux vérités humaines, c'en est une autre de pouvoir en faire une œuvre d'art.

ÉNUMÉRATIONS ET POÉSIE

Le côté schématique est marqué, notamment, par l'usage considérable des énumérations, comme si la nue juxtaposition des éléments suffisait à tout dire. De même qu'une prison pour femmes est un ensemble de détenues qui sont autant de cas pouvant être traités dans un certain nombre de « secteurs » ou d'unités spécialisées, ainsi cette population est-elle constituée des « junkies en manque, des folles, des putes, des voleuses, des femmes battues, des batteuses d'enfants, des Indiennes, des itinérantes, des mal aimées » (p. 16). Et les

infirmières ont pour tâche de « traiter des parias, des manipulatrices, des hépatites C, des vaginites, VIH, sida, des maux de tête, de la constipation chronique, des allergies, des problèmes dentaires à profusion auprès d'une clientèle de marginales, de criminelles, de mal aimées et d'exclues » (p. 17). Ces énumérations, tout au long du livre, nous plongent dans le pratico-pratique, et pourtant, on est sensible à une certaine poésie qui résulte de la relative hétérogénéité des notations. Les femmes battues, par exemple, jurent à côté des Indiennes ou des batteuses d'enfants, tout comme les parias et manipulatrices auprès des hépatites C.



SYLVIE FRIGON

Le témoignage est réussi, non le roman qui est centré sur un « cas » plutôt qu'une destinée. La narration a une structure minimale et n'est pas exempte de gaucheries, comme le passage sans transition d'une focalisation interne à une autre. Mais il n'est pas indifférent que l'auteure ait eu recours, même maladroitement, à la forme romanesque pour traiter une question sociale qui excède les capacités d'analyse du langage scientifique.

Dans le numéro précédent (no 123),

André Brochu a décerné non pas trois mais quatre étoiles à Dany Laferrière. Nos excuses à notre collaborateur et à l'auteur.